

Roger STÉPHANE : *Tout est bien*. Paris : Quai Voltaire, 1989, 495 p.

par Henri HEINEMANN.

Ce qui est certain : on ne pourra en aucun cas accuser Roger Stéphane de tiédeur : on le savait; on le sait mieux encore, lorsqu'on achève de lire, autant dire dévorer, ce *Tout est bien* qu'il sous-titre "Chronique". Me confortent en ce jugement les deux pôles de la dédicace du livre : amour ici, et là dégoût.

Plus parler des morts que des vivants, voilà à quoi se condamne celui qui porte les yeux en arrière de soi, encore que le talent consiste en l'occurrence à rendre vivants les morts. "Tout est bien", cette presque ultime phrase de Gide est, sinon optimiste, du moins aussi sereine que possible. Tel aussi, le regard que Roger Stéphane porte sur le temps écoulé et ses vicissitudes.

L'auteur du *Portrait de l'aventurier* ne fut jamais inerte; je choisis à dessein l'adjectif, un homme politique lui ayant depuis lors donné une certaine consistance. "*J'aimais m'engager, j'aimais me dégager*". Voilà une clé. Et pour l'auto-portrait : "*À cette curiosité naturelle - je veux dire innée - s'ajoute un culot monstre, qu'aïda souvent la chance*". Quelques pages à peine séparent cet aveu de celui de De Gaulle : "*J'étais un ambitieux politique, et il y eut la rencontre de la circonstance et de l'ambition*". Pourquoi voudrait-on que ce fût fortuit ?

Sur ce jeune homme, aujourd'hui septuagénaire, sur sa jeunesse, avant-guerre, l'éclairage d'un humanisme qui le façonna, dit-il, citant Gide, Martin du Gard, Mauriac, De Gaulle. Et Malraux naturellement, dont il admire la fulgurante pensée et qui le subjugue par la manière dont son regard domine le monde politique. Roger Stéphane s'intéresse à la politique, pour la vivre, non certes pour y faire carrière : s'engager, se dégager.

Il pétille, ce livre. Que l'auteur y trace un portrait approfondi ou caricatural - "*Mauriac, ce personnage du Greco*" - de ceux qu'il a rencontrés, amis, écrivains, politiciens, c'est toujours dans un style alerte,

percutant, admiratif, tendre ou féroce (“Claude Manceron, qui se croit historien et se dit socialiste”), émaillé de bons mots et de mots tout court. Celui-ci me ravit, d'Edgar Faure, même si je l'ai lu ailleurs : “Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?”. Cet autre m'émeut qui termine le livre : à un homme qu'il estime et qui se meurt, De Gaulle écrit : “Alors, Georges Boris, vous allez nous quitter ?”.

Ne racontons pas. Il faudrait des pages pour évoquer l'avant-guerre et ses lâchetés, la Résistance et ses jeux dangereux, la libération de Paris (“*Stéphane, voudriez-vous prendre l'Hôtel de Ville ?*”), l'après-guerre, le fourvoiement de la gauche. Arrêtons-nous pourtant à la création de *L'Observateur*, avec ce cadeau à Claude Bourdet : “Il m'apportait sa réputation — réelle — et son talent — moyen”; à la lutte contre le colonialisme, occasion de parler de tout et de chacun, Mendès-France, Masmoudi, la mort de Lemaigre-Dubreuil, la torture des autres, la prison pour lui, et de faire un sort à Claude Cheysson. L'art de louer et d'être insupportable tour à tour ! Comment n'aboutir pas à De Gaulle, au terme d'une longue patience...

On ne s'étonnera point que l'auteur des *Portraits-souvenirs* s'attarde à ceux d'écrivains parmi les plus grands de ce siècle. Malraux, l'illuminé, l'illuminateur, l'exécuteur : “*Dieu a envoyé Elsa à Aragon pour venger tous les gens qu'il a emmerdés*”. Gide : “*Longtemps, je ne vécu qu'animé par Gide*.” Sa voix : “*Admirablement timbrée, chaude, basse et grave, confidentielle à souhait, et enjôleuse, et susurrante avec des modulations nuancées, et par instant un brusque éclat...*” Cocteau : “*parenthèse frivole*”. Martin du Gard : “*Je m'entends bien avec moi-même, et tous les embêtements que j'ai rencontrés... c'est toujours à autrui que je les dois*”. Mauriac : “*J'ai été saisi par Balzac. J'ai aimé Proust*”. Nuance. Le même, disant de Cocteau à la mort de Radiguet : “*C'est le veuf sur le toit*”.

Toutefois, si je devais n'aimer pas la totalité de ce livre, ce qu'à Dieu ne plaise, il me semble que j'en trouverais malgré tout admirable le chapitre “*Parce que c'était lui*”. Peu de pages m'ont autant bouleversé que celles qui relatent un amour tel — Jean-Jacques et lui — et sa déchirure en la mort seule. Rien n'est plus poignant. Le bonheur fou, l'accident, le goutte-à-goutte d'une agonie. L'après, qui ne sera jamais l'avant. Ferveur, douleur, pudeur.

Profond, pittoresque, déchirant, riche, drôle, acide, écrit parfois à la pointe de l'épée (on ne soupçonnera pas Stéphane de révérence excessive envers l'actuel Chef de l'Etat !), l'ouvrage parcourt un bon tiers de ce siècle, tout autant qu'il est révélateur d'un homme. D'un homme qui, en fin de compte, et que m'importent la race et les moeurs, s'est obtenu. Que dire de plus ? Tout est bien.